

L'angoisse¹

Depuis les premières secondes de notre existence nous savons qu'il n'y a pas de vie sans angoisse. Rien qui nous soit plus familier, n'est-ce pas, et comme tout ce qui nous est le plus familier, c'est en fait étrange et compliqué. Et puis cela fait de drôles de choses : ça peut vous faire suer, battre le coeur, pâlir mortellement, ça vous coupe le souffle ou les jambes, noue la gorge, dessèche la bouche, ça peut aussi vous faire hurler ou vous donner envie de vous taper la tête contre les murs, voire de vous jeter par la fenêtre, ça peut encore vous prendre au creux de l'estomac ou même vous donner d'insidieuses angines à répétition. Et pour cause puisque le mot angine est de la même famille que le mot angoisse. Angoisse vient du latin *angustia*, dérivé de *angustus*, serré, étroit, et signifie « défilé étroit », au sens figuré « embarras », « difficulté, gêne ».

Bref, ça vous prend au corps, ça l'affecte, c'est un signal et un signal qui ne trompe pas : votre appareil psychique est bien en état de marche. Autant dire que l'angoisse est la compagne la plus fidèle de notre vie quotidienne. Il est vrai qu'elle peut être aussi une compagne embarrassante et désagréable. C'est d'ailleurs l'intolérable de ses accès et de ses excès qui peut pousser quelqu'un à entreprendre une psychanalyse.

Je m'appuierai d'abord sur la première partie de la Conférence « Angoisse et vie pulsionnelle », la 32^{ème}, écrite en 1932 dans le cadre de la *Nouvelle suite des Conférences d'introduction à la psychanalyse*, parce que c'est le dernier état de la position de Freud quant à l'angoisse. Lacan étant d'abord freudien avant d'être lacanien, c'est donc sur la théorie de Freud qu'il s'est calé pour mieux avancer. Je ferai en particulier référence au Séminaire *L'angoisse* de 1962-63.

Commençons par quelques remarques de vocabulaire. Freud distingue les trois termes qui dans la langue courante désignent ce qui pourrait se ranger sous le terme général de peur. *Die Angst*, la peur, l'angoisse, ce mot, dit-il, se rapporte à l'état et fait abstraction de l'objet (*sieht vom Objekt ab*). L'angoisse est préparée par l'*Angstbereitschaft*, disponibilité à l'angoisse, état d'alerte de l'appareil psychique, importante fonction de celui-ci isolée par Freud dans l'« Esquisse », tout au début de son œuvre. *Die Furcht*, la crainte, dirige son attention sur l'objet. *Der Schreck*, l'effroi, la soudaineté du danger ne permet pas à l'*Angstbereitschaft* de se mettre en place. On pourrait dire que d'une certaine façon l'angoisse protège de l'effroi. L'effroi implique en effet un

¹ Ce travail s'appuie sur deux exposés faits dans le cadre des Après-midi cliniques, le 31 mai 2003 à Paris et du Séminaire du Cardo, le 29 juin 2003 à Aix-en-Provence.

envahissement par déplaisir de haute tension, un affolement de l'appareil psychique qui n'a pas le temps de préparer de pare-feu, et peut donc en endommager le fonctionnement provisoirement ou durablement. On voit donc l'importance de la fonction de l'angoisse. La crainte est, si je puis dire, le plus tranquille, le plus civilisé des trois termes : l'objet est identifié, on sait à peu près à quoi s'attendre, d'autant qu'il y a le plus souvent un agent lui aussi identifié qui l'inspire cette crainte, un Dieu, un père, une autorité qui fait loi. La crainte protège de l'accès d'angoisse. C'est la ruse qu'utilise par exemple la phobie, la crainte du cheval est pour le petit *Hans* un moyen pour s'éviter l'angoisse. L'angoisse se situerait en quelque sorte entre crainte et effroi.

La position freudienne d'avant la deuxième topique peut se résumer en quatre points :

1) L'angoisse est un affect qui se produit au niveau du *Ich*. Un affect, c'est la réunion de sensations de la série *Lust-Unlust* (plaisir-déplaisir) avec les innervations de décharge correspondantes et la perception de ces sensations. L'équivoque du mot affection en est dans la langue française un bon exemple. Le modèle de l'angoisse est l'angoisse de la naissance, angoisse toxique de par la mise en service du système respiratoire à la naissance.

2) Le déploiement de l'angoisse est équivalent à la répétition d'un ancien trauma et là deux possibilités se présentent : a) le déploiement se limite à un signal, et ce signal est adéquat. Quand un dommage menace de l'extérieur, le signal permet la fuite ou la défense. À cette angoisse Freud donne alors le nom de *Realangst*, angoisse réelle. b) L'ancien trauma garde le dessus, l'angoisse se déploie mais est épuisante et paralysante et de plus elle est inadéquate au temps présent. À celle-ci Freud donne le nom d'angoisse névrotique.

3) L'angoisse névrotique fait l'objet de trois distinctions : a) une anxiété générale librement flottante, c'est l'angoisse d'attente. b) une angoisse liée à des contenus de représentation définis, c'est celle de la phobie. c) l'angoisse rencontrée dans l'hystérie et autres sévères névroses.

Là Freud pose deux questions : Que craint-on dans l'angoisse névrotique ? Comment rapprocher l'angoisse névrotique de l'angoisse réelle face à un danger extérieur ? Réponse : dans les trois cas la libido non satisfaite se métamorphose en angoisse, avec mention particulière pour la névrose sévère où le refoulement intervient. Le refoulement transpose (*entstellt*) la représentation et sépare le quanta d'affect de la représentation. Le quanta d'affect est métamorphosé en angoisse, que le contenu de la représentation soit d'amour ou d'agression.

4) Quelle est la relation entre l'angoisse et le symptôme ? Le déploiement de l'angoisse et la formation de symptôme se suppléent et se remplacent l'un l'autre. L'agoraphobe par exemple développe son angoisse de la rue pour s'éviter l'accès d'angoisse. Il s'agit là d'une inhibition, c'est-à-dire une limitation des fonctions du *Ich*. Autre exemple : si vous empêchez un obsessionnel de procéder à son cérémoniel de lavage, il sera pris d'un

intolérable accès d'angoisse. Donc l'angoisse est première, puis vient la formation de symptôme.

Freud conclut le résumé de la 25^{ème} Conférence (1915-16) ainsi : Ce qu'on craint, c'est en fait sa propre libido. Car à la différence avec ce qui est en jeu dans l'angoisse réelle, face aux motions pulsionnelles intérieures, il n'y a pas de fuite possible comme face aux dangers extérieurs. L'angoisse, en tant que signal d'un nouveau danger, est au service de l'autoconservation. La formation de symptôme est une façon de lier l'angoisse psychique.

Voyons maintenant le nouvel état des lieux après la mise en place de la deuxième topique :

1) Notre personnalité psychique se décompose en trois instances : le *Über-Ich*, le surmoi, le *Ich*, le moi, et le *Es*, le ça. Cette nouvelle topique implique que le lieu de l'angoisse est le *Ich* et lui seul, c'est lui qui la produit et la ressent. Et les trois sortes d'angoisse que ce *Ich* ressent correspondent aux trois choses dont il dépend : l'angoisse réelle vient de sa dépendance par rapport au monde extérieur, l'angoisse névrotique de sa dépendance par rapport au *Es* et l'angoisse morale, *Gewissensangst*, de sa dépendance par rapport au *Über-Ich*. Donc l'angoisse est première et c'est elle qui fait que refoulement il y a et non l'inverse comme Freud le pensait auparavant.

Freud donne un exemple : le garçon éprouve de l'angoisse face à une revendication libidinale, l'amour pour sa mère. Il ressent cet amour comme un danger intérieur auquel il doit se soustraire en renonçant à cet objet. Pourquoi ? Cet amour amènerait un danger extérieur. Le danger pulsionnel intérieur s'avère être la condition et le prélude d'une situation de danger réel extérieur. Et ce danger, c'est la castration. Ainsi l'angoisse réelle est éprouvée lors de la naissance car elle signifie la séparation d'avec la mère et ce sur fond de détresse primordiale, *Hilflosigkeit*, qui met l'enfant dans la dépendance d'un autre pour sa survie et pour qui la perte de l'objet (d'amour) est un danger réel. On se souviendra à ce propos de l'apologue de Lacan sur la mante religieuse et aussi de ces « géants » que sont les adultes pour le tout petit enfant. Plus tard viendra l'angoisse de castration et son équivalent qui est la perte d'amour, et enfin l'angoisse morale face aux exigences du *Über-Ich*, exigences indispensables à la vie sociale.

2) Quelles sont les relations entre l'angoisse et le refoulement ? Par quel processus un refoulement a-t-il lieu sous l'influence de l'angoisse ?

Quand le *Ich* remarque que la satisfaction d'une revendication pulsionnelle amènerait une situation de danger dont il a le souvenir, il utilise la technique du penser normal². Il envoie des ballons d'essai, de petites quantités d'énergie pour éprouver la réalité, en quelque sorte pour éprouver les capacités

² S. Freud, *Esquisse d'une psychologie*, troisième partie : « Tentative de présentation des processus ψ normaux ».

de résistance de l'ennemi. De cette manière il anticipe la satisfaction de la motion pulsionnelle, on pourrait dire qu'il leurre le *Es*, puis envoie le signal d'angoisse et met en route ainsi le tout puissant automatisme du principe plaisir-déplaisir, qui va procéder au refoulement de la motion pulsionnelle dangereuse.

Mais là non plus les choses ne sont pas simples : ou bien l'accès d'angoisse se déploie complètement et le *Ich* se retire de la motion pulsionnelle scandaleuse. Ou bien le *Ich* remplace l'investissement d'essai par un contre-investissement et là encore deux solutions se présentent : ou bien un symptôme se forme ou bien une formation réactionnelle va venir renforcer certaines dispositions et sera accueillie dans le *Ich* comme modification (*Veränderung*) durable.

Plus le déploiement de l'angoisse se limitera à un simple signal, plus la réaction de défense équivaudra à une liaison psychique du refoulé et plus on s'approchera d'un mode normal de traiter le conflit. D'où l'intérêt, dans la cure, de faire baisser l'angoisse, de ne pas la laisser devenir trop envahissante. Ainsi Lacan recommande-t-il : « Dans l'expérience, il est nécessaire de la canaliser et si j'ose dire de la doser pour n'en être pas submergé. C'est là une difficulté corrélative de celle qu'il y a à conjoindre le sujet avec le réel — [...]»³.

Le « caractère » serait donc en fait la façon dont le *Ich* se débrouille avec la pulsion et dépendrait de l'incorporation de l'instance parentale précoce, c'est-à-dire le surmoi, des diverses identifications plus tardives et des identifications issues de relations d'objet abandonnées.

3) Que ce passe-t-il alors dans le *Es* ? Que devient l'énergie, la charge libidinale de l'excitation ? Comment est-elle utilisée ?

Le signal d'angoisse a réveillé le grand principe plaisir-déplaisir qui règne en maître sur les processus dans le *Es*. La motion pulsionnelle va donc avoir à subir de sérieuses modifications, c'est-à-dire qu'elle ne pourra pas se mettre à réclamer satisfaction telle qu'elle était. Ou bien elle reste refoulée en conservant son investissement libidinal et restera sous la constante pression refoulante du *Ich*. Ou bien elle sera complètement détruite dans le *Es*, car sa libido est définitivement dérivée vers d'autres frayages (*Bahnungen*). Cela serait l'issue normale [idéale] du complexe d'Œdipe, d'être non seulement refoulé mais détruit. En fait l'expérience montre que le refoulement ne réussit pas si bien que cela. Le signal d'angoisse amorce dans le *Es* une régression de l'organisation libidinale. L'exemple le plus probant en étant la névrose obsessionnelle où régression et refoulement œuvrent de concert.

4) Qu'en est-il alors du *Ich* ?

Le *Ich* est faible vis-à-vis du *Es*, il en est le fidèle serviteur, fait tout ce qu'il peut pour le satisfaire, mais il en est néanmoins sa part la mieux organisée, orientée vers la réalité, et à ce titre il exerce une influence sur lui, en mettant en

³ J. Lacan, séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 29 janvier 1964, Paris, Seuil, 1973, p. 41.

action le principe plaisir-déplaisir. Mais par l'acte du refoulement il renonce à une part de son organisation et la motion pulsionnelle reste durablement soustraite à son influence.

5) L'angoisse névrotique n'est finalement rien d'autre que l'angoisse réelle. Quel est donc le danger ?

Le danger a un nom, c'est le trauma, autrement dit l'échec du principe de plaisir. Quand l'excitation est sous haute tension, la décharge n'est pas possible, ce qui provoque du déplaisir. Ce qui est traumatique, c'est la grandeur de la somme d'excitation.

La conclusion de Freud est qu'il y a deux origines, *Herkunft*⁴, de l'angoisse : 1) c'est la conséquence directe d'un trauma, dont le modèle est celui de la naissance. 2) c'est un signal qui avertit que la répétition du trauma menace.

Voilà les trois mots qui restent au bout de cette mise à plat par Freud de l'angoisse : angoisse réelle, trauma et signal. Où s'aperçoit, en passant, qu'au bout du compte pour Freud la distinction intérieur/extérieur s'abolit, on pourrait dire en lacanien sur un mode moebien et que ne restent que les rapports du sujet à l'Autre.

C'est à partir de là que Lacan va reprendre la question et dire que dans l'angoisse le sujet est affecté par le désir de l'Autre. Comme il est impossible de refaire ici tout le chemin de son séminaire sur l'angoisse, je me contenterai de quelques remarques. Que l'angoisse soit un affect du sujet, un signal, un signal qui ne trompe pas, que ce signal soit une introduction au manque, que l'angoisse soit première, et qu'elle soit affaire de réel, cela Lacan le martèle après Freud. Ce qu'il martèle aussi, c'est que l'angoisse n'est pas sans objet. C'est là, avec cette affaire d'objet que les choses se compliquent un peu entre Freud et Lacan.

Freud, nous l'avons vu, dit que l'angoisse, contrairement à la crainte, détourne son regard de l'objet, qu'il y a dans l'angoisse une sorte d'indétermination de l'objet, du sans objet (*Unbestimmtheit, Objektlosigkeit*) et pourtant que c'est la perte d'objet (*Objektverlust*), le fait que l'objet me manque, qu'il manque à l'appel (*das Vermissten des Objektes*) qui est le danger que signale l'angoisse. Donc s'il y a perte, manque d'objet, c'est bien qu'il y a de l'objet dans cette histoire d'angoisse, mais pas assez.

Or Lacan dit que l'angoisse, c'est quand le manque me manque, c'est-à-dire quand il y a trop d'objet. Alors le pot de l'angoisse est-il à moitié vide ou à moitié plein ? En tout cas, on le voit, il est bien vrai que l'angoisse n'est pas sans objet. Le trop du manque qui me manque serait peut-être à situer dans le trauma freudien, dans ce trop d'excitation qui ne pouvant se décharger fait bouchon. Ce trop d'excitation serait l'équivalent d'un trop de jouissance qui oblige le sujet à renoncer à quelque chose, à lâcher quelque chose. C'est, me semble-t-il, ce que Lacan souligne en rappelant que le petit Homme aux Loups a

⁴ Il ne s'agit pas là de l'origine au sens de l'originaire qui serait indiqué par le préfixe *Ur-*, mais de l'origine en tant que lieu d'où vient une chose.

lâché un caca au moment où il était submergé par le trauma de la scène primitive. Le pas... sans de la formule « pas sans objet » a aussi quelque chose d'indéterminé, n'est-ce pas, quand je dis par exemple « vous n'êtes pas sans savoir », je n'ai à vrai dire qu'une idée vague du contenu de ce savoir que je vous prête. D'autre part si l'angoisse, qui est première, n'est pas sans objet, c'est que l'objet était déjà là, mais perdu de toujours pour Freud, chu du sujet pour Lacan, cause du désir. Lacan explicite par ailleurs le danger dont l'angoisse est le signal : « le danger, c'est, conformément à l'indication freudienne mais plus précisément articulé, ce qui est lié au caractère de cession du moment constitutif de l'objet *a*⁵. Dans la même séance il rappelle que « l'angoisse paraît avant toute articulation de la demande de l'Autre » et que la première « manifestation de l'angoisse coïncide avec l'émergence au monde de celui qui sera le sujet, c'est le cri. »

Freud et Lacan dessinent ainsi, à eux deux, la béance entre jouissance et désir, béance qui tient, on le sait, au fait que le corps est habité, parasité par le langage et que le sujet humain est de toujours dans la dépendance de l'Autre, pris dans les défilés de la demande et les impasses du désir, de cet Autre et à cet Autre.

L'angoisse l'affecte donc ce corps parasité par le langage. Si par exemple, comme on l'a vu au début, ça vous « coupe le souffle », que vous avez besoin de « reprendre votre souffle », c'est qu'il vous a été pris, c'est que vous l'avez perdu, n'est-ce pas ? C'est quelque chose qu'on entend certains analysants dire assez souvent en début de séance. Serait-ce le pressentiment de la rencontre avec quelque chose, qui se sait mais à son insu, qui le leur avait coupé ce souffle ? Voilà donc bien un signal. Freud évoquerait le modèle du trauma de la naissance, moment de séparation d'avec la mère où le système respiratoire se met en marche. Lacan y voyait lui aussi une séparation mais d'avec les enveloppes, les mammes, c'est-à-dire d'avec un bout de son corps, enveloppes dit-il qu'il faut considérer comme élément du corps « pour avoir une idée complète de cet ensemble pré-spéculaire qu'est (a)⁶ ». Quant à la mise en marche de la respiration, il pensait qu'il s'agissait de l'introduction dans le corps d'un élément foncièrement autre, faisant de l'appareil respiratoire lui-même quelque chose d'étranger à l'enfant. Le cri que l'enfant pousse à la naissance signe son entrée, je dirais sa plongée en apnée, dans le monde du langage.

Ce souffle perdu, coupé par l'angoisse, avertit donc qu'un danger menace. En freudien on dirait que ce danger est la répétition d'un ancien trauma, en lacanien que c'est l'intervention de l'objet *a*, de ce qui se passe concernant la relation du sujet à l'objet⁷.

⁵ J. Lacan, *L'angoisse*, séance du 13 juillet 1963, séminaire non publié.

⁶ *Id.*, *ibid.*, séance du 23 janvier 1963.

⁷ *Id.*, *ibid.*, séance du 9 janvier 1963.

Le trauma, on l'a vu plus haut, c'est un excès d'excitation qui ne pouvant être déchargé provoque du déplaisir, en quelque sorte ça bouchonne dans l'appareil psychique.

Ce qui fait bouchon ne serait-ce pas l'objet, sous ses quatre habillages, qui ne peut, ne veut pas être lâché, sous peine, pour le sujet, d'être confronté à l'objet dans sa fonction de perte, autrement dit au - ϕ de la castration ? Lacan dit quelque chose qui me semble ici très important : « L'objet *a* en tant qu'il se trouve à être le premier support, dans le rapport à l'Autre, de la subjectivation, je veux dire ce en quoi ou ce par quoi le sujet est requis d'abord par l'Autre de se manifester comme sujet, sujet de plein droit, comme sujet qui déjà a , ici, à donner ce qu'il est, en tant que ce passage, cette entrée dans le monde de ce qu'il est ne peut être que comme reste, comme irréductible, par rapport à ce qu'il lui est imposé de l'empreinte symbolique : ce qu'il est là, c'est d'abord ce qu'il a à donner⁸. » Où l'on voit que dès le départ se nouent les chicanes de l'être et de l'avoir.

Il peut par exemple arriver qu'une femme aime un homme mais ait peu d'appétit sexuel pour lui, ne le désirant qu'en son absence. Si elle l'aime, c'est, en bon lacanien (comme on dit en bon français), qu'il représente son manque à elle, n'est-ce pas. Mais si elle se refuse au légitime porteur du phallus, lequel, on le sait, ne peut s'en servir qu'à condition de l'avoir préalablement perdu, c'est qu'elle n'a pas renoncé à l'avoir. Elle ne peut pas « se lâcher », comme cela se dit dans la langue populaire actuelle. Elle ne peut pas « se lâcher », « s'oublier », on pourrait dire ici se laisser être l'objet du désir de l'homme aimé. Moyennant quoi elle se prive de la jouissance de la petite mort, celle « où on s'en tire », où la « demande *d'amourir* » est satisfaite à bon compte⁹. Car l'orgasme, Freud et Lacan sont d'accord sur ce point, est, en tant qu'expérience subjective, équivalent à l'angoisse. La voix ou le regard du partenaire désirant réactiverait l'angoisse sur le mode de « Que me veut l'Autre ? Quel objet suis-je pour lui ? », voire « Me demande-t-il de jouir aux ordres¹⁰ ? » Il se pourrait aussi que cette angoisse surgisse, comme le dit Lacan dans *La Troisième*, de « ce soupçon qui nous vient de nous réduire à notre corps ». Pour parer à l'angoisse surgie du soupçon d'être plus « chair » que « chère » pour l'Autre, tous les habillages de l'objet, sein, merde, voix et regard, peuvent faire l'affaire à condition de fonctionner comme phallus conservé. Dans une cure, la voix de l'analyste aurait là à faire son office d'objet séparateur, c'est-à-dire à opérer comme une sorte de coin pour séparer l'objet du phallus.

Je ferai ici une hypothèse : l'angoisse ne serait-elle pas l'affect qui se glisse entre ces deux faces de l'objet *a*, la face « bouchon » de la castration et la face « perte ». Ce pourrait être une façon de répondre à la question posée plus

⁸ *Id., ibid.*, séance du 3 juillet 1963.

⁹ *Id., ibid.*, séance du 29 mai 1963.

¹⁰ *Id., ibid.*, séance du 19 décembre 1962.

haut : le pot de l'angoisse est-il à moitié vide ou à moitié plein ? Ce serait aussi une façon de lire Freud avec Lacan.

Un autre point de rencontre entre Freud et Lacan serait *das Unheimliche*, l'inquiétante familiarité, quand le sujet ne se reconnaît plus tout à fait dans son image spéculaire, phénomène de bord, bord du miroir mais aussi bien bord du *Ich*, qui est selon Freud projection d'une surface. Il peut même se produire de ces phénomènes de bord où l'angoisse atteint un point extrême : l'image peut disparaître tout à fait du miroir, et l'objet *a*, d'ordinaire non spéculaire, apparaît dans le miroir et se met à regarder le sujet en biais ou par derrière. Cela peut s'appeler double persécuteur, fantôme, ou prendre la forme des nombreuses figures inquiétantes de la mythologie, de la littérature et du cinéma. Cela peut se rencontrer ponctuellement en certaines fins d'analyse, sans que pour autant l'analysant soit psychotique, ni qu'au fond il s'en affole plus que cela, ayant désormais une certaine familiarité avec son angoisse, familiarité qui n'est pas de trop s'il occupe la place de l'analyste pour un autre.